

delarhelvetiquecontemporain.blog.24heures.ch

Georges Borgeaud : l'être et l'étang



GEORGES BORGEAUD

LETTRES À MA MÈRE
1923-1978

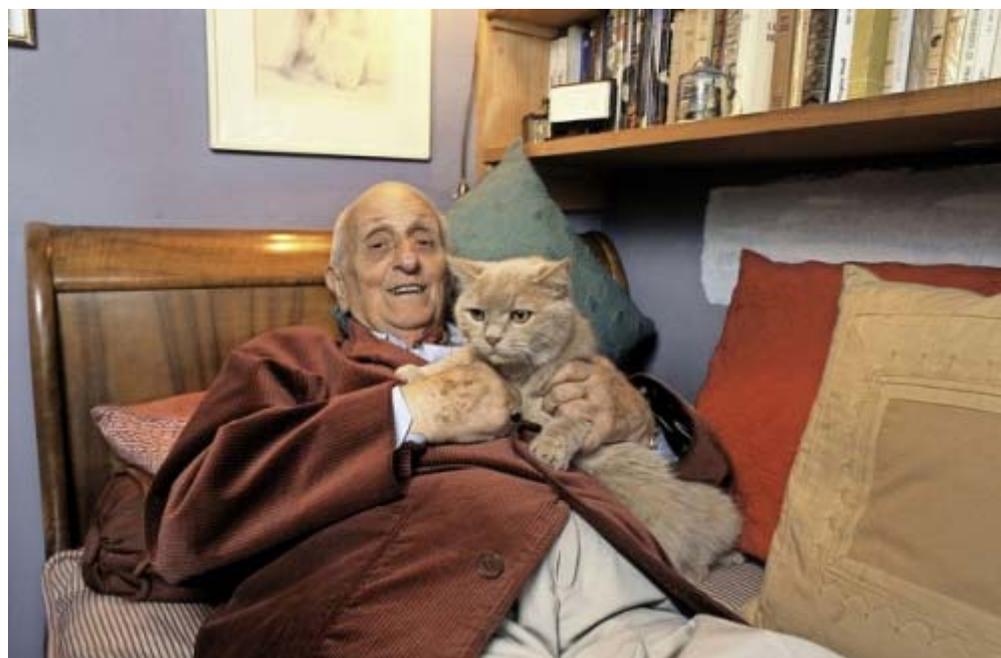
LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS

Georges Borgeaud, *Lettres à ma mère*,
La Bibliothèque des Arts, Lausanne, 800p., 29 CHF.

Même à Lausanne où il naquit Borgeaud est désormais bien oublié. Il est vrai qu'au bord du Léman succéda Fribourg, Paris, Gordes, Cajarc. L'auteur cultivait l'adhésion et le rejet, le désir du « sublime » et l'attrait pour la « fange », le goût des autres et la misanthropie, la sensualité et l'abstinence, la fascination et l'aversion de la liturgie catholique. Il n'était donc pas quelqu'un qui pouvait se fixer. Il a parfois retrouvé la Suisse mais de manière distante comme en 1972 où il écrit : « *Je traversai mon pays dont je reconnus l'ennui et son pittoresque car cette nuit-là un clair de lune absolu blanchissait le lac Léman. La Savoie en face avait éteint tous ses feux. Être chez soi sans s'y arrêter me paraissait le*

comble du bonheur qui avait effacé des souvenirs souvent plus mauvais que bons. »

L'immense corpus de la correspondance à la mère est passionnant. Il s'étend pendant cinquante ans et ramène à une relation qui ne fut jamais simple - et c'est un euphémisme. La génitrice restera jusqu'à sa mort son « *tourment, l'objet de son désespoir* ». Non sans raison : abandon, placement en famille d'accueil, brimades, reproches, dénigrement, bouderies tels fut le lot pour cet enfant ayant eu « tord » d'être né « naturel » et devant en payer le prix. La mère - Ida Gavillet, née Borgeaud à Illarsaz - ne manqua pas de le lui rappeler. Il devra la séduire en un chemin du calvaire. Borgeaud y paraît drôle, injuste, égocentré, parfois mesquin mais toujours lucide et finalement apaisé vis-à-vis de la génitrice : « *C'est probablement de ma situation d'enfant naturel que m'est venue cette passion d'écrire* »...



Et s'il est

de l'essence de la littérature d'être obsessionnelle, les lettres illustrent la fixation première. Elles font chauffer l'écriture (comme on dit faire chauffer la colle) dans un dialogue ou soliloque avec une femme adepte d'un trop romantique étang. L'écriture des lettres

était là pour la surprendre sur sa berge et l'étonner mais aussi pour tenter de reconstruire quelque chose du passé au présent. Lire cette correspondance est une bonne occasion de renouer avec l'œuvre et toucher sa réalité à travers la chair du fils maniant la douceur comme la trique pour secouer sa première des femmes qui, bonne catholique et romaine, vit en ce fils naturel une masse inconcevable d'elle-même.

Jean-Paul Gavard-Perret